

Pour accéder à cet article veuillez suivre ce lien.

Rentrée des classes: «Ce n'est vraiment pas le moment de lâcher les élèves!»

TÉMOIGNAGES. Alors que plusieurs syndicats menacent de faire grève, des professeurs expriment la nécessité de retrouver leurs classes. Par Émilie TrevertPublié le | Le Point.frÀ écouter les syndicalistes, ils seraient tous « en colère », se sentiraient tous « méprisés », « abandonnés » par leur hiérarchie... À lire les réseaux sociaux, qui taclent Jean-Michel Blanquer et ironisent sur le nouveau protocole sanitaire pas vraiment renforcé, on les enverrait « au charbon », l'un d'eux se compare même à un poilu de retour « en première ligne »... Mais il y a aussi de nombreux enseignants, plus discrets, qui sont juste « soulagés » que leur école rouvre lundi alors que le pays est à nouveau confiné. Bien sûr, la rentrée du 2 novembre sera spéciale à bien des égards. Plus personne ne pourra dire, comme l'espérait le ministre de l'Éducation en septembre, qu'elle sera « à peu près normale ». « On est tous abattus et un peu désespérés, confie Emmanuelle, professeure de français. Les vacances se sont ouvertes avec l'assassinat du collègue et se terminent par l'annonce du confinement... » Cela dit, pour celle qui enseigne dans la campagne picarde, hors de question de joindre sa voix à celles qui clament : « C'est criminel de nous envoyer au casse-pipe ! » « Ça me gêne, cette attitude... Je ne me considère pas comme un soldat qui part au front, il ne faut pas exagérer ! » Emmanuelle préfère se rappeler que le risque zéro n'existe pas. « Certes, le protocole n'est pas parfait, mais Blanquer n'est pas magicien ! Ce texte, c'est une façon de nous dire : " Faites au mieux, faites ce que vous pouvez." » En tant que mère de trois enfants et en tant que prof, elle est « extrêmement soulagée » que l'école reste ouverte. « Ça a été tellement dur de les récupérer en septembre... » Le souvenir de l'enseignement à distance a laissé des traces indélébiles chez certains, parfois même un vrai traumatisme. Lire aussi Laïcité : ce que l'école ne veut pas savoirOn n'a pas l'impression de prendre plus de risques qu'en septembreDepuis la rentrée de septembre, Marion ne pense qu'à ça : « Combien de temps je vais avoir mes élèves devant moi ? » Cette institutrice parisienne est bien consciente qu'avec des classes de maternelle, quand l'école ferme, tout s'arrête. « Lors du premier confinement, on a fait un travail de soutien plus que pédagogique », reconnaît-elle. Son établissement, qui était resté ouvert pour l'accueil des enfants de soignants, est déjà habitué à éviter les brassages entre groupes. Alors, la rentrée de novembre, elle l'aborde plutôt « sereinement ». « On n'a pas l'impression de prendre plus de risques maintenant qu'en septembre, estime-t-elle. Même si on se sentait déjà sous-protégés depuis deux mois... » Elle fait notamment référence aux masques donnés par l'Éducation nationale, et jugés « toxiques ». Le nouveau protocole ne prévoit pas de demi-groupes comme elle l'espérait, mais Marion est tout de même soulagée de ne pas devoir revenir au texte du mois de mai, beaucoup plus strict (54 pages contre 8 aujourd'hui) , qui lui donnait l'impression de « travailler dans un hôpital ». Cléa n'a qu'une « trouille », elle aussi, c'est de repasser en « virtuel ». Cette prof de français d'un collège REP de Seine-Saint-Denis qui avait « perdu » des élèves pendant quatre mois – elle n'a revu certains qu'en septembre – ne veut revivre cette expérience pour rien au monde. « J'ai passé trois mois devant mon ordinateur et, en juin, j'ai retrouvé des ados vidés de leur substance ! Le résultat d'un cocktail Netflix + PlayStation + réseaux sociaux, sans doute. Ce que j'ai fait en classe virtuelle, c'est de la fumée ! Ils ne se souviennent absolument de rien... » Il fallait que ça reprenne, notamment pour leur parler des attentatsMême si elle a l'impression qu'on lui ment en permanence (notamment sur la contagiosité des enfants) et que le protocole est « hors-sol », Cléa ne s'imagine pas une seule seconde faire grève alors que plusieurs syndicats ont déposé des préavis. « Je ne quitte pas le bateau quand il coule ! Ce n'est vraiment pas le moment de lâcher les élèves ! Surtout après ce qui s'est passé... » L'enseignante pense aux attentats et surtout à la mort de Samuel Paty. « Je veux en parler avec eux ; il faut faire le point sur leur ressenti, faire une sorte de psychanalyse de groupe. » Lire aussi La liberté d'expression expliquée à nos enfantsAngélique a hâte de retrouver ses élèves dans son collège de la banlieue de Strasbourg. « Il fallait que ça reprenne, notamment pour leur parler des attentats et rétablir un peu de mesure après tout ce qu'ils ont dû lire ou entendre sur les réseaux sociaux... » Cette trentenaire, qui a beaucoup fait cours dehors en septembre, avoue qu'elle et ses collègues avaient presque « oublié » le virus, se concentrant sur les élèves et le programme à rattraper. Elle n'a pas du tout l'impression d'aller « au charbon » et ne se sent pas « méprisée » par le gouvernement. Non, plutôt « infantilisée ». Angélique aurait préféré un discours de vérité : « On pouvait nous lancer un appel en nous disant simplement : " On a besoin de vous pour que le télétravail se généralise" », au lieu de continuer à dire : " Tout va bien,

Date : 31/10/2020

Pays : France



Pour accéder à cet article veuillez suivre ce lien.

on est prêts" ... ». Assez pessimiste sur la durée de réouverture des écoles, elle se sent cependant mieux préparée qu'en mars en cas de nouvelle fermeture. Ces deux mois d'enseignement en présentiel lui auront permis de repérer les élèves fragiles et d'éviter un décrochage sec. « Si, déjà, on a trois semaines d'école, ce serait bien... » Lire aussi Liberté d'expression, laïcité, « Charlie » : où en sont les ados en 2020 ? « Chez certains collégiens, un refus catégorique d'avoir de l'empathie envers les victimes »

